

LA  
**REVUE NATURISTE**

SOMMAIRE

	Pages
Saint-Georges de Bouhélier <i>Débats littéraires à propos des Concerts Champêtres.....</i>	185
Maurice Le Blond..... <i>Sur la Rime.....</i>	191



Louis Ménard.....	<i>Ellénisme et Cristianisme, (suite)</i> 198
Eugène Montfort.....	<i>Chair</i> ..... 202

Supplément poétique :

LES JEUNES POÈTES DU LANGUEDOC

Pierre Camo.....		<i>L'Aube</i> ..... 210
Henry Cabrens.....		<i>Le Berger de Montagne</i> ..... 211
Emmanuel Debousquet.....		<i>Tristesse d'Adieu</i> ..... 213
Marc Lafargue.....		<i>L'Été</i> ..... 214
André Magre.....		<i>La Mauvaise Tristesse</i> ..... 214
Maurice Magre.....		<i>Le Poème de la Montagne</i> ..... 215
Raymond Marival.....		<i>Le Vent chasse le Sable</i> ..... 217
Alfred Masseur.....		***..... 218
Jacques Wervat.....		***..... 218
Fernand Pradel.....		<i>Prologue de la « Voix d'Isis »</i> ..... 220
Jean Viollis.....		<i>Paysage</i> ..... 221

Chroniques :

Georges Deherme.....		<i>Causeries sociologiques</i> ..... 225
Eugène Montfort.....		<i>Les Samedis de l'Odéon</i> ..... 228
Andriès de Rosa.....		<i>Bibliographie musicale</i> ..... 230
		<i>Echos</i> ..... 231

LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

A l'Étranger : 75 centimes

ADMINISTRATION : Le matin de 9 à 11 heures

99, RUE JOUFFROY  
PARIS

# LA REVUE NATURISTE

Mensuelle, d'Art et de Littérature

99, rue Jouffroy, Paris.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR : **Henri Stoel**

*Les auteurs seuls sont responsables de leurs écrits.*

La *Revue Naturiste* paraît tous les mois en numéros de 48 pages. Elle publie spécialement des articles d'esthétique, de discussions, des études critiques. Elle donne en outre des suppléments poétiques.

Elle est la continuation des *Documents sur le Naturisme*. On trouve la collection complète des *Documents sur le Naturisme*, 8 fascicules (nos 1 à 11) 300 pages in-8° au prix de 6 francs, et chaque fascicule détaché au prix majoré de un franc, à nos Bureaux, 99, rue Jouffroy.

## LA REVUE NATURISTE

ABONNEMENTS	{	FRANCE.....	6 FRANCS
UN AN	{	ÉTRANGER.....	8 —

Nos Abonnés, les Libraires, et les Personnes qui reçoivent régulièrement la *Revue*, sont priés de nous informer de toute irrégularité de service pour nous permettre de faire à la Poste les réclamations nécessaires.

### De Vlaamse School

(L'ÉCOLE FLAMANDE)

Recueil mensuel illustré d'art et de littérature. Livraisons de 32 pages in-4° luxueusement éditées, ornées de lettrines, culs-de-lampe, etc., par CHARLES DOUDELET, illustrées de phototypies, zincographies, gravures sur bois, eaux-fortes, etc. — Par an : 10 fr. pour la Belgique; 15 fr. pour l'Étranger.

J.-E. BUSCHMANN, éditeur, Anvers.

(Numéro spécimen sur demande).

### L'ANTHOLOGIE-REVUE

DE FRANCE ET D'ITALIE.

Paraît à MILAN, rédigée en Français sous la direction de

M. Edward-Sansot-Orland.

M. Roger Le Brun, rédacteur en chef.

Elle a pour but de coopérer à une renaissance des littératures latines.

Elle paraît tous les mois en élégants fascicules, avec la collaboration de MM.

Laurent Tailhade, H. de Régnier, St G. de

Bouhélier, Eug. Montfort, A. Samain, E.

A. Batti, M. Schwob, A. Gide, Neera, etc.

COLLABORATION ARTISTIQUE

Ch. Léandre, A. Millaud, M. Orzi, R.

Paolotti, G. Romagnoli, A. Vacari, etc.

ABONNEMENT : 6 FR. PAR AN

S'adresser à M. EDWARD-SANSOT ORLAND, dir-

adm., 19, via Pontaccio, à MILAN (Italie).

Le tome I de la *REVUE NATURISTE* est envoyé franco contre mandat poste de 4 francs. Il contient le n° 1.

Le numéro 1, dont il nous reste très peu d'exemplaires, est envoyé contre 2 francs.



## Débats Littéraires

A PROPOS DES CONCERTS CHAMPETRES

---

Aucun auteur, j'imagine, ne sera jamais parvenu à prendre intérêt à ses ouvrages mêmes, aussitôt après les avoir écrits, mis au point, jetés dans le vent. Immédiatement, ces livres, dont le moindre endroit nous fut, tant de jours, si cher, si familier et si précieux, comme ils s'éloignent de nous ! Une ombre infinie les recouvre, nous ne les voyons bientôt plus : peu à peu et à notre insu, nous apprenons à nous en désintéresser. Il est vrai qu'un écrivain, sensible à la mobilité des phénomènes et aux métamorphoses des jours, ne peut plus tirer de jouissances d'une œuvre avec soin composée, écrite enfin, et qui désormais sera stable.

Pour moi, j'ai toujours éprouvé une difficulté singulière à me rencontrer de nouveau avec les personnages mêmes de qui, si longtemps, je me plus à raconter les aventures, à exprimer les aspirations pathétiques, à redire la mélancolie et les plaisirs. Sitôt qu'un sujet me semble épuisé, je m'en écarte comme d'une fontaine tarie où mon âme ne peut plus ni boire ni se mirer ; sitôt que j'en ai tiré tous les bénéfices poétiques, je l'abandonne comme un bouquet désormais flétri, desséché ; sitôt que j'en ai pris tout le suc, toute la sève tout l'arome précieux et profond, je le rejette

il se détache de moi, c'est le fruit trop lourd qui tombe des hautes branches. En vérité, comment pourrais-je prendre intérêt à un ouvrage né à la fois de mon esprit et de la terre, quand des spectacles si variés se présentent sans cesse à mes yeux, quand j'assiste en un seul jour à des événements si mobiles, quand la nature parle à mon cœur avec une volubilité si délicieuse.

Dans cette situation d'esprit, j'ai toujours considéré qu'un auteur n'avait aucun droit sur ses ouvrages, que ses ouvrages sitôt écrits lui devenaient vite étrangers. Il est bien étrange de voir un Stendhal, par exemple, défendre à de grands intervalles de temps des volumes parus depuis des années.

Ce n'est donc point sans ennui que je veux parler des critiques dont mes poèmes viennent d'être l'objet de la part de quelques auteurs. Déjà mes *Concerts Champêtres* ont cessé de m'occuper. C'est à vous de les entendre. Puissent-ils vous ravir et vous émeouvoir. Pour moi je les écoute avec langueur, ils ne me parlent plus de mon âme. Peut-être éveilleront-ils en vous des échos qui depuis longtemps se sont tus dans ma solitude.

Car la mobilité du monde rompt la monotonie de nos désirs. Je vis dans une autre atmosphère. Depuis le jour où j'écoutais sous l'ombrage épaissi des tilleuls du hameau le concert infini des colombes et des cloches, quelles visions nouvelles ont flotté soudain devant mes regards, que de spectacles m'ont apparu ! Il se passe en nous et ailleurs chaque jour tant d'aventures, tant d'événements ; et tant d'émotions, chaque jour, nous agitent !

Quelque répugnance que j'éprouve à rete-

nir ici mon esprit sur ces petites pastorales et sur cet héroïque Epithalame, il faut s'y arrêter, puisqu'un grand nombre de personnes constamment multiplient sur eux les critiques les plus vives, les plus froides confusions et les plus claires erreurs.

Vous songez bien que je n'espère point me défendre. On comprendra peut-être un jour l'accent des *Concert Champêtres*. Ce n'est pas sur ce point que je m'étendrai maintenant.

Si des poètes m'avaient tout à fait attaqué c'est à eux que je répondrais, bien qu'il me paraisse assez vaniteux de se couvrir soi-même d'éloges, et de s'étonner des reproches dont on peut se trouver l'objet. Mais je dois bien convenir ici que les coups les plus vigoureux m'ont été donnés par de jeunes critiques, comme M. Louis de Saint-Jacques, dont la renommée est assez restreinte, mais dont l'esprit me semble assez mêlé de fiel, de niaiserie et de pédanterie pour que sa renommée s'accroisse peut-être un jour.

M. de Saint-Jacques parle des poésies, de la Poésie et de la Beauté du ton d'un homme qui se méprend sans cesse sur la valeur de ces termes. Sa moindre erreur est de se croire critique.

Si je lui demandais au nom de quels principes il juge les écrivains, pourquoi il ne craint point de louer cette strophe ci tout en accablant le passage suivant, sur quelles bases il se fonde, tantôt pour m'attaquer, tantôt pour me vanter, lui qui n'entend rien à la poésie, car il n'en a jamais écrite, ce qui est peu, mais il ne l'a point sentie éparse, vivante, farouche dans la nature, car il écrit

sans aucun but comme un pédant tout à fait sec, et il n'est ni un homme du peuple, ni un héros, ni un amant, je pense qu'il serait bien embarrassé. A cette question comment répondrait-il.

Aussi n'est-ce point sur ses contradictions que je veux m'étendre au cours de ces notes. Soit que M. de Saint-Jacques prenne plaisir à écouter l'ingénu soupir de mes flûtes, et le tintement de mes hautbois, soit que mes concerts le plongent dans l'ennui, il faut s'en désintéresser. Mais il avance des jugements plus étranges.

On sait quelle manie possède ce critique. Il ne laisse point d'estimer son ami Adolphe Retté au point de le mettre en opposition avec tous les poètes contemporains, et de cette rencontre audacieuse il le fait toujours sortir victorieux. Tour à tour MM. de Régnier, Vielé Griffin et plusieurs autres ont servi à des parallèles naturellement tout en faveur de M. Adolphe Retté. Voilà une méthode assez niaise. Je suis bien surpris que M. Retté n'en ait point soupçonné le ridicule. Il n'aurait point dû se prêter à de pareilles comparaisons. Aux yeux des esprits impartiaux il en est toujours sorti amoindri. Car quelque talent qu'il ait, on ne peut guère le faire lutter avec M. de Régnier, par exemple.

J'estime fort M. Retté. Depuis la *Forêt bruissante*, je ne cesse pas de le soutenir. Cet auteur est tout à fait probe. Il a toujours suivi son émotion. Nous l'avons entendu il y a trois ou quatre années défendre M. Mallarmé avec cette même farouche vigueur qu'il mit plus tard à l'attaquer. Je ne crois point que l'intérêt ait pesé le moins du monde sur la direction de ses sentiments. Cela se voit d'une manière fort distincte, la

maladresse qu'il apporte à composer de noirs libelles et des panégyriques, brillants, graves et émus. S'il avait une âme politique, il ne confondrait point tant de personnes et tant d'idées, tout à fait diverses véritablement, dans une même réprobation.

Une semblable honnêteté est singulière. J'estime beaucoup M. Retté pour cette loyale véhémence. S'il m'attaquait je ne lui en garderais aucune rancune, car demain peut-être il pourrait me louer. Je sais bien tout ce qu'on peut dire contre un talent aussi conventionnel, aussi studieux, aussi sourd que le sien. Il manque surtout de direction. Il n'a jamais su s'en créer, voir clair, prendre une voie inconnue. Il est bien étrange que M. Louis de Saint-Jacques veuille faire de lui le guide premier de nos esprits. Cette niaiserie d'un jeune provincial ne trouvera guère de partisans. Chacun connaît l'esprit confus que possède M. Retté. Malgré cette sorte d'enflure brillante qui est commune à tant d'auteurs, Retté, je crois, n'eut sans doute jamais aspiré à prendre un rôle aussi éclatant, aussi sûr. C'est un homme de second plan.

Je regrette infiniment d'avoir été amené par les extravagances de M. de Saint-Jacques à blâmer M. Retté de l'attitude qu'on lui fait prendre et du ton qu'on lui attribue. Mais enfin peut-être eussent-ils dû tous deux se tenir dans la situation qui leur convient.

Toutes les attaques dont un ouvrage jailli naturellement du monde, peut devenir l'objet malheureux, ne l'empêcheront jamais de vivre, émerveillé et triomphant. Au lieu de s'opposer à lui, attachez-vous à sa fortune.

A de petits pédagogues dont la conviction

n'est pas bien profonde, je conseillerai toujours de faire choix dans le monde d'un écrivain dont la renommée est certaine. En aidant à l'établir dans une position solide, eux même y seront portés. C'est là l'esprit d'un Louis de Saint Jacques. Il a cru en M. Retté. Mais son choix marque assurément du mauvais goût. Ils eussent gagné l'un et l'autre à se tenir à leur rang sans entreprendre des actions trop brillantes, sans se jeter contre un courant trop fort.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

P. S. — Au cours d'un article sur *La Jeune Littérature*, dont on me passe les feuillets, je viens de voir avec peine que M. Retté se donne décidément le ton d'un pédagogue. Je le remercie fort des louanges amicales dont il me croit digne. Mais ne sentit-il point tout le péril qu'il y a, pour un homme de son esprit, à morigéner ceux-ci, à dresser des listes, à couvrir d'éloges, à écrire, enfin, des espèces de palmarès, dans le ton de cet article.  
de B.





# SUR LA RIME

---

Au cours d'une étude, parue voici quelques mois, dans cette revue même et qui fut fortement commentée, j'établissais que le vers libre me paraissait un mode éphémère entre le vers et la prose, qu'un genre encore imprécis se trouvait en gestation, et que nous allions assister dans le langage intellectuel, à la naissance de lyriques prosopopées, de symphonies poétiques qui seraient l'expression même de la vie transverbée. Je formulais aussi que cette poétique byzantine, préconisée naguère par M. Charles Morice et ses amis, que cette forme bâtarde de la rythmique indépendante, dépourvue de spontanéité, de grâce et de fraîcheur, n'était qu'une petite fille dégénérée du vénérable aïeul Alexandrin, et ne faisait guère de prosélytes parmi les poètes récents.

C'est, en effet, une joie pour nous, de constater que Saint-Georges de Bouhélier, Fernand Gregh, Michel Abadie, Maurice Magre, Jean Viollis et tant d'autres usent, désormais, pour s'exprimer de la cadence traditionnelle, rejettent le vers libre désordonné et sans noblesse, reviennent au rythme de leurs pères, à ce rythme harmonieux, sonore et protéen, consacré par tant de glorieuses lyres, à ce solennel Alexandrin que les génies de notre race ont embrasé de leur flamme et fait frissonner de leurs accents,

à cette forme magnifique qui sut enclorre les émotions de maîtres si sublimes, où chantèrent Racine, Chénier, Vigny, Musset, Hugo, Verlaine, Léon Dierx, et qui, pour cela même, ne doit jamais périr. Or, il ne faudrait pas croire, pourtant, que dans leur retour vers des sources plus mélodieuses et plus françaises, les jeunes poètes obéissent à des sentiments réactionnaires. Mais il serait plus convenable de rechercher les motifs moraux, les nécessités intérieures qui les dirigent dans cette aventure.

L'élite des consciences, aujourd'hui, évolue, cela n'est pas douteux, vers une conception naturiste de l'art et de l'existence. Ce que l'on veut traduire, de préférence, ce sont des émotions éternelles, communes à tout un pays ou à l'humanité, et il plaît surtout à ces poètes de célébrer la beauté des archétypes, la splendeur des héros, d'exprimer les grands aspects de la nature. Mais, reproduire au cours des flexibles odelettes, leurs propres gémissements, des impressions passagères, exclusives et tout intimes, écrire des concetti, nuancer leur âme selon des vocables choisis, tout cela leur paraît peu digne d'être modulé et ne semble point mériter, à leur avis, les soupirs divins de l'antique Syrinx, ni l'harmonieux Tonnerre des orgues verbales. Peut-être, sont-ils travaillés d'un secret désir, celui d'instituer les futures liturgies de la religion qui s'élabore : le Culte de la Terre. Ces moissons qui frissonnent à tous les vents, cette citerne assoupie dans la mousse, ce verger enivré de son propre parfum sont pour eux des prétextes charmants à parfaire de bucoliques paraboles. Il leur faut donc, pour communiquer aux âmes d'alentour des émotions si suaves, si pures et si solennelles un mode d'expression presque

classique par le déroulement, et, en même temps populaire par l'abondance et la limpidité. Voilà pourquoi, ils désirent le vers, exempt de tels ornements et de telles arabesques qui brisent la grande ligne des émotions, pourquoi, ils le désirent ailé et grave, puissant et ondoyant. Ainsi, dans un rythme pompeux, d'une pompe liturgique, ils inscriront les paltrations de la sainte matière vivante, et concevant la poésie comme un art sacré, comme le chrème divin qui béatifie toute substance, ils écriront de panthéistiques prières, des hymnes à la vie que tous les hommes pourront entendre, la pacifique chanson des gestes quotidiens.

La poésie, après s'être enveloppée de mystère et de brume, devient donc objective et éclatante, et rien ne nous séparerait des poètes traditionnels, si ce n'est, au point de vue plastique, la question de la rime. Or, le symbolisme étant mort, grâce à nous, et ses principes tout à fait abandonnés, c'est là dessus que repose le débat entre les poètes parnassiens et les jeunes écrivains.

En différentes occurrences, et notamment au sujet des jeunes lauriers décernés par l'Académie à Fernand Gregh, M. Sully Prud'homme, s'est élevé contre les libertés que quelques uns d'entre nous se permettaient envers la rime. Et je sais que de son côté, M. Catulle Mendès, pense de la même façon. Aussi, ne sommes-nous pas, ainsi qu'on pourrait le croire, si près de nous entendre. Car, en consultant le camp adverse, on se rendra compte que, de ce côté, on semble médiocrement déposer les armes.

On se souvient de ce qu'écrivait Eugène Montfort, en parlant de Saint-Georges de Bouhélier : « A juste titre, il s'est peu servi de la rime, qui, depuis les excès des Parnas-

siens, est devenue à nos oreilles tellement insupportable, qu'une rime riche maintenant nous paraît plutôt une faute de goût et un manque de beauté qu'une preuve d'art et de sentiment. » Voilà, je pense, une opinion nette et catégorique, mais celle que je vais citer de M. Delbousquet ne l'est pas moins, assurément :

« Je sais, dit-il, des poètes, dont les vers acquièrent je ne sais quel charme à n'avoir pas de rimes, étant ainsi d'un contour moins net, moins achevé. Il flotte au bout du vers comme une lueur indécise, un sillage profond de chose en allée on ne sait où. Et la musique plus lointaine, s'inachève dans plus de rêverie ! »

Il s'agit, pourtant, de s'entendre. Je crois, et nous croyons, à peu près tous, que l'usage de la rime constitue un des principes essentiels du vers français. Mais nous estimons que les Parnassiens et la majorité des poètes se sont créés de la rime une idée aussi fautive qu'incomplète.

Tout d'abord, ils ont cru que la rime existait pour les yeux autant que pour l'oreille ; ils ont décidé qu'il devait y avoir, entre deux rimes, non seulement, consonnance rigoureuse, mais similitude syllabique. Quel excès de purisme ! Et quelle sottise erreur ! Ne pas faire rimer un mot au singulier avec un mot au pluriel, c'est là un usage consacré par la fantaisie des grammairiens, mais qu'il serait outrancier de dogmatiser. Car la poésie est la langue divine où se reproduisent les grands mouvements des idées et des cœurs. la topographie générale des paysages, la trajectoire et les aspirations des races, mais en aucun cas, elle ne peut devenir un art de complication où les rhéteurs accomplissent leurs tours de force, parquent et font étalage de leur

virtuosité.

Malgré leur habileté, d'ailleurs, les Parnassiens ne se sont guère montrés d'une grande abondance, si les rimes, chez eux, valent par la qualité, elles se trouvent en quantité si restreinte, qu'elles nous choquent perpétuellement par leurs répétitions et leur monotonie, quant nous assistons à l'audition de leurs poèmes, à peine avons nous entendu un vers que nous soupçonnons le suivant, cela n'est pas très agréable, et devient à la fin, pour une oreille instruite et une intelligence délicate, un insupportable supplice.

C'est pour cette raison que je préfère à leur prosodie celle des jeunes poètes qui font de la rime un usage constant, mais varié, différent et plus libre. Je crois bien que, dans aucun cas, ils ne sacrifieraient à la rime exacte, l'idée primordiale de leur poème ou le déroulement mélodique du morceau tout entier. Au contraire, ils montreront le bon goût de n'accepter une rime que si celle-ci concorde avec le sentiment total de l'ouvrage, ou si son timbre, agréablement, se combine avec le grand motif mélodique, l'ensemble des sonorités verbales et la suite pathétique des émotions.

Je viens de relire précisément *Eglé ou les Concerts Champêtres*, en prenant garde surtout aux détails prosodiques. C'est une occupation à laquelle je me livre rarement, ayant contracté l'habitude de lire les ouvrages que j'aime, bien moins en esthéticien qu'en homme sensible. J'en ai cependant tiré de charmantes trouvailles. De Bouhéliier, guidé surtout par sa sûreté de goût et par la flamme lyrique qui le consume avec tant de suavité, peu soucieux des licences et avec une surprenante intuition, n'a pas craint de faire rimer tour à tour *verdure* avec *azur*, *palmes* avec

*flammes, mousse avec source, sonore avec accords* ou bien encore *flûtes avec luths*.

Il est possible que ces mots, strictement, ne riment pas. Et certains puristes, je n'en doute point, réprouvèrent de telles façons. Mais n'allez croire à des négligences. M. de Bouhélier n'écrit point ses vers pour être lus silencieusement, le soir, sous la lampe. Il les écrit pour être chantés. Euphoniement, *azur* et *verdure*, *flûtes* et *luths* constituent des rimes, même riches. Et elles possèdent encore un autre mérite, qu'aucun critique, jusqu'ici, n'a distingué : celui de rimer *émotionnellement*.

Lorsque nous entendons des vers, en effet, emportés par l'ivresse lyrique, par le rythme et l'enchantement de la parole, il est bien rare que nous conservions suffisamment de lucidité pour suivre dans tous ses contours et dans tous ses méandres l'idée générale du poème. Seule, à la fin du morceau, il nous reste la mémoire d'un certain nombre de vocables et de sonorités essentiels qui nous ont frappés et charmés et qui font naître en nous une suite d'impressions dont l'ensemble résume le sentiment primitif du poète. C'est même pour ce motif que l'on a dit, des vers, qu'ils étaient faits plutôt pour être sentis que pour être compris. Mais les rimes placées en évidence à l'extrémité du vers sont, plus que toute autre syllabe, perçues par l'oreille de l'auditeur. Si elles sont disparates, si le sens des mots qui terminent le vers diffère et se contrarie, l'impression générale du poème deviendra naturellement moins harmonieuse et plus trouble. Mais s'il existe entre elles non seulement consonnance syllabique, mais correspondance de sentiment et rappel de sensation, l'impression totale de l'ouvrage sera eurythmique, logique et délicieuse. Flûtes et

luths ! ces mots, doucement mariés, chantent dans nos mémoires en fête, et nous vivons dans une atmosphère de concerts pastoraux. Mousses et sources ! l'assonance émotionnelle et syllabique à la fois de ces deux mots évoque aussitôt les plus tendres décors Théocrite. Azur et verdure ! C'est un printemps d'avril qui soudain se déroule sous nos yeux.

Cette façon d'entendre la rime est le signe d'une rare sensibilité, autant que d'un esprit harmonieux. Ainsi comprise, la rime ne saurait être un arrêt d'émotion, une difficulté pour les seuls débutants. Mais d'un usage varié à l'infini, elle s'apparie plus fortement à l'esprit général du morceau tout entier, elle contribue à son harmonie et devient même un moyen d'é mouvoir.

MAURICE LE BLOND



## ELLÉNISME ET CRISTIANISME

(Suite)

---

Aux époques primitives, les Dieux s'étaient révélés come lois fisiques de l'univers; depuis l'établissement des républiques, ils se révélèrent come lois morales des sociétés. Dans la nature ils maintiennent l'équilibre par la pondération des forces; dans la république, ils limitent le droit de chacun, par le respect du droit d'autrui, au nom de l'égalité. Tel est le double caractère que les Grecs attribuaient aux Dieux, la double forme de l'idéal, c'est-à-dire de la loi.

**Politéisme indo-européen.** — Il n'y a pas de races pures dans l'histoire, il n'y a que des croisements plus ou moins heureux. Il est reconnu aujourd'hui que les Indiens, les Perses, les Grecs, les Romains et les principaux peuples de l'Europe appartiennent par leurs langues, leurs caractères physiques et leurs religions à un rameau de la race blanche, les Aryas, dont on place le berceau sur les plateaux de la haute Asie. Des tribus issues de cette famille se sont répandues en Grèce par la Thrace, la Macédoine et l'Épire. Des colons partis de l'Égypte et de l'Asie s'établirent aussi à des époques indéterminées, mais ces éléments secondaires furent absorbés par l'élément principal, c'est-à-dire par les tribus qui parlaient la langue grèque. En



même temps que leur langue, ces tribus apportèrent avec elles leur religion, le Politéisme. C'est la religion naturelle de toute la race indo-européenne, mais entre les branches de cette race il y a des différences qui se sont accentuées à travers les siècles, et les transformations politiques ont réfléchi celles de la pensée religieuse. Les castes se sont constituées dans l'Inde en même temps que le Politéisme de la période védique était absorbé dans l'unité du Pantéisme brahmanique. Le Dualisme iranien qui n'est qu'une atténuation du Monotéisme répond à la monarchie féodale des Perses. Seuls les Grecs et les Romains restèrent fidèles au Politéisme originel et conservèrent leurs institutions républicaines pendant toute la période ascendante de leur histoire ; c'est seulement à l'époque de la décadence que les dogmes unitaires envahirent à la fois la politique et la religion. Quelques amis de l'antiquité ont voulu la rendre agréable à leurs contemporains en cherchant du monotéisme dans sa mythologie. De ce qu'on trouve quelquefois dans les auteurs le mot *theos* ou le mot Deus au singulier il ne faut pas conclure que les Grecs et les Romains admettaient l'unité divine. Ils disaient le Dieu en général comme nous disons l'ome en général sans supposer pour cela qu'il n'existe qu'un seul ome.

**Les Lois éternelles.** — C'est chez les Grecs que le Politéisme a trouvé sa forme la plus parfaite, mais le sanskrit, qui est la langue des aînés de notre race, a conservé la plus ancienne expression du divin. Les Aryas de l'Inde invoquaient les Dèvas, c'est à dire les Lumières, de la racine *div*, briller. Ce mot se trouve dans le latin *divus*, qui a le sens de divin, et dans le grec *dios*, qui signifie brillant, illustre ; mais c'est à tort que les linguistes ont

voulu rattaché le mot *theos* à la même racine Omère dit souvent *dia theaôn*, la brillante ou illustre Déesse, il ne dit pas *theia theaôn*, la divine Déesse, ce qui ferait un pléonasma. La véritable étimologie du mot grec *theos* a été donnée par Erodote. Selon lui, les Pélasgès, les Grecs primitifs, avant de connaître les noms propres des Dieux, les appelaient en général *theous*, c'est à dire les ordonnateurs, les lois, à cause de l'ordre qu'ils établissent dans l'univers, *ôs kosmô thentes ta panta*. La racine de *theos*, est donc *theô tithemi*, établir, poser, fonder, régler, d'où on peut tirer aussi: *themis*, le principe de l'ordre, *thesmos*, la règle établie, *thêtes*, les travailleurs qui constituent la cité, *théseus* nom propre du fondateur de la démocratie d'Athènes. La notion de l'ordre universel est particulière à la Grèce. Dans l'alternance régulière des saisons, dans l'éternelle sinfonie du Cosmos, les Grecs trouvèrent la révélation de la Loi. Les Olympiens ne sont pas les lumières du ciel; comme les Dieux védiques, ils sont les lois de l'ordre de proportion et d'harmonie qui se révèlent à nos sens par la beauté, à notre esprit par la justice. C'est la religion qui convenait à une race artiste et républicaine. L'art grec et la morale grèque sont les conséquences magnifiques des principes fondamentaux de l'Ellénisme, la pluralité des causes, l'indépendance des forces et l'harmonie des lois.

Les causes inconnues qui sont à la fois les lois physiques du monde et les lois morales des sociétés, l'homme les conçoit à son image parce qu'il trouve en lui le type d'une volonté libre, d'une loi qui se connaît elle-même. Ainsi, au lieu de chercher, comme en Orient, un idéal divin dans la nature extérieure ou au-dessus d'elle, l'homme le trouve en lui-même. Cet idéal, qui se

révèle aus sens par la beauté, à l'esprit par la conscience du droit, il en revêt, come d'un manteau de lumière, les principes cachés de l'ordre universel qi sont les Dieus; c'est ce que la lanque filosofique apèle antropomorfisme. Entre les Dieus et l'ome, la mort met un obstacle qi semble infranchissable; mais la religion grèqe comble cet abime par le dogme rassurant de l'apotéose. La Grèce avait un sentiment trop profond de la dignité umane pour ne pas développer cette noble croyance de l'immortalité de l'âme qi par le culte des morts, ratache le présent et l'avenir au passé. Tandis que les patriarches bibliques s'endorment à côté de leurs pères, les héros grecs conservent au delà du tombeau une vie indépendante. Protecteurs des familles, gardiens vigilants des cités, ils veillent sur leurs descendants, et le peuple qi les invoque le matin des batailles, onore leurs tombeaux come des temples et mêle leurs louanges à cèles des Dieus.

**Le libre arbitre.** — Les religions unitaires de l'Orient, en niant le droit de l'ome, aboutissent au fatalisme et à la résignacion; devant la toute puissance divine, la moralité disparaît avec la liberté. Dans le politéisme, qi n'admet pas de cause unique, la destinée, cet ordre abstrait produit par le concours des forces naturelles, laisse la volonté indépendante et souveraine. Toute axion umane a deux causes, come tout mouvement est la résultante de deux forces. De ces deux causes, l'une est notre volonté, l'autre, indépendante de nous, comprend toutes les influences extérieures dont la destinée est l'expression collective.

(à suivre)

LOUIS MÉNARD.  
Docteur ès-lettres

# CHAIR

## I

Passes une robe blanche, toute blanche dressée comme l'aile d'une barque... Vision pour l'élan de mon cœur exalté... Où vas-tu ? D'où viens-tu ? Tu glisses sur l'or du sable comme mon rêve. Tu ondules, tu te penches, tu te balances, barque sur le flot. Mon cœur se balance. Ah ! qu'un coup de vent vienne, il l'emportera ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas !... O courir, ô la joindre !... Aile blanche ! Aile blanche !... Mais elle se tourne, et elle revient, mais elle revient, elle va passer... Oh ! Oh ! elle me regarde... O mon âme elle m'a regardé !... Qu'elle est belle !... Nos yeux se sont baisés... Qu'elle est belle ! Qu'elle est belle ! Ses cheveux sont lourds... Qu'elle est belle ! je vois la lumière de son cou, je vois ses bras nus... Qu'elle est belle ! Sa chair est transparente comme le ciel...

---

Elle est passée, elle m'a regardé. Et voilà qu'elle fuit ! Où va-t-elle ? Est-ce qu'elle est folle ?... Elle sent bien que ce n'est pas fini... Je suis ébloui, je vais

tomber... comment peut-elle marcher?. Où va-t-elle?... où va-t-elle?... Je ne me suis pas trompé, mon Dieu, son image vivante est entrée en moi, et elle est toute brillante... Elle va vite ! elle va très vite ! elle court !... Peut-être est-elle surprise d'avoir tressailli ainsi, elle a peur, elle ne sait pas, elle est toute affolée, et elle court...

---

..Il faut que je l'approche. Je n'ose pas. Elle a si peur. Il faudrait encore un baiser de nos yeux... Quand je lui aurai parlé, elle s'abandonnera... Elle reconnaîtra ma voix, ma voix est faite pour son oreille... Elle reprendra son calme, elle respirera doucement, je ne troublerai rien dans son atmosphère... Je l'approcherai, et elle me reconnaîtra... maintenant elle ne sait pas encore... Elle a détaché une musique dans ma pensée... Elle va, elle va toujours. Il y a des rochers là-bas, qui l'arrêteront. Alors j'irai près d'elle, je la regarderai, et je lui offrirai ma main pour passer les rochers...

---

Elle a pris ma main !... Je le savais bien... Ah ! mon cœur va éclater !... Les roches sont glissantes, je la tiens, je sens de sa chair dans ma main... Elle a pris ma main !... Ma main, fais-toi délicate, fais-toi douce, deviens comme une fourrure, enveloppe-la savoureusement,... comme si tu étais une bouche baisante, ma main, presse-la un peu mollement... Ah mon cœur va éclater !...

O ma voix, toi qu'elle entend, descends en elle comme un charme, ma voix, ondule et caresse-là... Mais elle parle ! ô c'est un ruisseau, ses mots sont des gouttes d'eau, qui tombent en courant, babilleuses, dans l'eau. Quelle musique ! source de fraîcheur, ô frisson de joie, je voudrais que ta voix parle dans mon cœur, et je boirais dans mon cœur ta voix, l'irisement, le prisme aux sept saveurs des gouttes d'eau de tes paroles....

---

Elle marche auprès de moi ! Elle me parle !... Tout de suite elle a été apaisée, maintenant elle me regarde, elle est confiante, elle se tourne vers moi, elle est comme une fleur ouverte, son âme se sent libre avec la mienne... Je ne peux pas retirer mes yeux de ses yeux, il y a dans ses yeux plus d'espace, plus de profondeur pour mes yeux qu'au ciel... Mon Dieu elle me sourit !... C'est avec un sourire qu'elle me voit !... Ah ! la joie de mon cœur est comme l'aurore...

---

Marcher ainsi toujours près d'elle ! Je voudrais que cette page ne finisse jamais ! Toute la vie, je voudrais aller ainsi avec ce bonheur. Jamais je ne serai plus heureux ! Je l'aime, et je sens qu'elle va m'aimer... Elle est attentive, elle me sourit... Je sens toute mon âme, saisie, qui me regarde, et elle tremble de joie....

---

... Nous nous sommes arrêtés dans une baie de sable, elle s'est appuyée contre un rocher... Elle me regardait ! elle me regardait ! Je me suis penché. Elle parfumait comme une fleur au chaud midi s'exhalant... Ah ! de toute la largeur soulevée de ma poitrine, Je l'ai respirée... Elle souriait... Victoire ! Victoire ! Tumulte !... mes lèvres ont bondi sur sa bouche, et l'ont prise !... Puis je me suis évanoui à respirer son souffle....



... Marthe ! Marthe ! tu t'appelles Marthe ! ô jamais je n'ai entendu rien de plus délicieux... Marthe !... Je n'entends plus rien... Marthe ! Marthe !...



... Je vois ton cou Marthe, il jaillit... ô fleurs ! ô sourires, ô couleur des aurores !... Ton cou jaillit... Courbe, ovale divin, transparences aux reflets bleus ! Toute ma vie, je veux la vivre à adorer ton cou.. Suavité ! Suavité !.. Mon Dieu, pour des baisers sur ce cou, il faudrait une autre bouche, d'autres lèvres inimaginables... Ton cou jaillit ! Neige et nectar d'aurore ! ô faire fondre et boire le blanc de ce cou ! ô joie d'azur ! ô paradis ivre !...



O les seins sous l'étoffe respirante !

et les hanches mouvantes ! la chair silencieuse et pleine de vie ! O mettre ma main sur ta chair, Marthe, la toucher seulement, là, sous ton corsage... Je sens naître mille bouches qui aspirent, qui se tendent, qui demandent ton baiser...



Des parfums, des oiseaux, du ciel divin, et des baisers, elle me semblait mourante... Je la baisais toujours, sur elle, blanche partout, écrasant le sang rouge de ma bouche...

## II

Je n'ai pas pu dormir, toute ma tête résonnait des baisers, dans la nuit, ma bouche se tendait, je n'avais plus de souffle, un grand mal est entré en moi, je sens mon cœur gonflé dans ma poitrine, j'étouffe...

Est-ce l'amour, mon Dieu, est-ce l'amour ? Je suis languissant et je suis plein de force. Je suis près de m'évanouir, je suis las, je suis désolé, — et je suis si triomphant que je voudrais une trompe de cuivre pour lancer jusqu'au bout du monde les cris de mon âme éclatante !... Marthe ! Marthe !... Je voudrais la tenir serrée contre moi, et mes bras sont vides !... Marthe !... Mon corps brûle comme un charbon, il doit mordre et creuser les draps, quand je me lèverai, ce sera d'un trou noir de cendres !...



Marthe !... Elle était avec moi ; je la touchais, elle avait des yeux clairs, j'ai baisé sa bouche, c'est comme un fruit, elle a une peau parfumée qui doit couvrir une petite chair fondante de fruit, on y goûte un suc de délice...

Elle n'est plus là ! Elle n'est plus là ! O j'ai la fièvre ! ô j'ai du mal ! Mon Dieu, elle ne m'aimera peut être plus... Et si nous allions mourir maintenant ?... ô mon Dieu, mon Dieu, faites qu'elle vive encore !... Hélas ! ah si elle mourait ! elle pourrait mourir... c'est si facile de mourir... Mais alors mon Dieu qu'est-ce que je deviendrais, moi qui suis si heureux, moi qui crois que je vais avoir tant de bonheur ?...

---

... Quelle joie ! Je n'ai jamais eu tant de joie qu'hier ! Que je suis heureux !... Ah comment cela peut-il se faire ? Il faut que Dieu veuille mon bonheur... C'est le plus grand hasard, je l'ai rencontrée tout-à-coup... Arriver sur la plage à la minute où elle passait ! Depuis que mon père m'a créé, il faut que tout ce que j'ai fait ait été combiné avec toutes les minutes, pour qu'à cette minute là justement j'arrive sur la plage... Je l'ai vue, je lui ai donné la main, et nos lèvres se sont baisées !... Elle m'aime ! Elle m'aime !... Comme c'est simple de s'aimer, nous nous sommes aimés tout de suite. On croit qu'on ne sera jamais aimé, on imagine que c'est une aventure extraordinaire, on la demande, on l'appelle comme une chose impossible... Et c'est si simple ! on va l'un vers l'autre, on se

regarde, et tout de suite c'est l'amour...

---

Hier !... Hier, je descendais le chemin, je ne l'avais pas encore vue ! Je ne l'avais pas encore vue ! Est-ce possible ? Je ne savais rien, je ne m'attendais à rien. J'allais comme cela, sans savoir... Ah ! depuis cette heure là, on dirait que j'ai fait le tour du monde !... Je ne l'avais pas encore vue !... Je ne savais pas qu'elle existait, je ne savais pas qu'elle respirait... Je ne savais pas que j'allais vers elle, et elle ne savait pas qu'elle venait vers moi... J'allais !... et c'était pour la rencontrer, et c'était pour lui prendre la main, et c'était pour la baiser, et pour qu'elle me baisât sur le cœur...

Je descendais le chemin, ô tout était si beau !... Sans doute parce-que nous allions nous rencontrer, et les choses profondes, le sentaient, il n'y avait que nous qui ne le savions pas... Quand elle est passée, j'ai eu une émotion comme si toute mon âme se renversait. Il n'y a pas encore un jour ! Il n'y a pas encore un jour ! Je tremblais, j'avais vu tout de suite que pour moi elle était belle comme Dieu ! et je ne savais pas si jamais je lui parlerais, ni même si jamais il m'arriverait encore de pouvoir la regarder... Je tremblais, je ne savais pas... O comme tout cela est loin !... Je lui ai parlé, elle m'a parlé, je l'ai touché avec mes lèvres, et elle m'a touché avec ses lèvres... Il n'y a pas encore un jour... Mon Dieu, elle a tout saisi en moi. Depuis que je l'ai vue, on dirait que sont nés en moi un millier de ces miroirs si

blancs qui étourdissent à regarder, et qu'ils ont pris, et qu'ils ont mis dans mon cœur toute la lumière qui flotte sur le monde...

Marthe ! Marthe ! Marthe ! je ne peux plus attendre, je veux te voir, je veux te voir !... Tu es entrée dans ma tête et tu l'as prise, tu es entrée dans ma tête, tout s'est évanoui, je ne sais plus rien, je ne vois plus rien, tout ce que je pensais s'est fané. Marthe ! je ne peux pas vivre. Chaque instant sans toi, quelque chose gonfle mon cœur, il y a quelque chose dans mon cœur qui veut s'échapper, qui veut s'envoler comme un oiseau qu'on tient dans sa main les ailes fermées, il y a comme une fleur qui veut s'épanouir, pleine de vie, pleine de sève, et dont le calice est attaché ! Marthe ! mon cœur, mon cœur te veut, il veut s'ouvrir, il veut s'épanouir, il veut se répandre en toi... Et tu n'es pas là !... Il se gonfle, il va éclater... Une nuit encore avant de te voir !... ô toutes mes veines battent, mon sang bouillonne, je tremble... Je vais mourir.. J'ai la fièvre, ma poitrine étouffe... je cherche de l'air, je ne puis pas respirer. Mon Dieu, ferme mes yeux, retire d'elle ma pensée, donne moi du sommeil, protège moi, ou je vais mourir avant la fin de la nuit...

(à suivre)

EUGÈNE MONTFORT.



LES JEUNES  
POÈTES  
du  
LANGUEDOC

---

L'AUBE

*Un peu de clarté filtre à travers les serrures  
C'est à l'aube d'argent l'éveil de la nature  
Le vent est doux et sur les roses du jardin  
Passe un vol de ramier dans le bleu du matin*

*A l'ombre fraîche et bienfaisante des grands frênes  
Les cerfs d'or roux sont venus boire à la fontaine  
Et leurs pas ont troublé le mystère des grottes  
Ou vont jouer le soir les porteuses d'amphores*

*Des pommiers sentent bon en fleurs dans les vergers  
Sur les côteaux chantent les flûtes des bergers  
Et c'est la vie après la nuit oisive et morte  
L'aube luit sur mon cœur comme devant ma porte :*

*Je veux aller cueillir au jardin de jadis  
Le sang des roses et la pourpre d'Iris  
Et chanter dans le pur éclat du ciel immense  
Les Jeux au plein soleil de mon adolescence.*

PIERRE CAMO.

---

### LE BERGER DE MONTAGNE

---

*L'Été luit sur les blés et sur les seigles roux  
Achevant de mûrir leurs masses murmurantes,  
Des voix de moissonneurs s'appellent sur les pentes  
Et de la neige fond aux creux du Canigou.*

*Aussi, quittant la plaine et les gras pâturages,  
Les troupeaux sont partis ce soir vers les hauteurs,  
L'air, aromatisé de sauvages senteurs,  
Est plein de tintements de clochettes en marche.*

*Des oiseaux nonchalants voyagent dans le soir,  
Il fait tiède sur les moissons et sur les vignes,  
Mais découpant au ciel en or leurs pures lignes,  
Là-haut sont les sommets de fraîcheur. Il est tard,*

*Des étoiles déjà foisonnent dans l'air pâle  
Et le berger, dressé sur les pics ténébreux,  
A l'air d'un travailleur nocturne et merveilleux  
Qui s'en va vendanger la vigne des étoiles.*

*Il vivra de longs mois au milieu des troupeaux  
Dans la sérénité des hautes solitudes,  
Heureux de l'air glacé dont les caresses rudes  
Raniment les poumons et fouettent le cerveau.*

## II

*Selon l'ascension du soleil moins oblique,  
Il suit l'éveil charmant de l'aube à l'horizon,  
Une ombre qui décroît, ou l'orbe d'un faucon  
Qui plane dans le ciel désert et magnifique.*

*Car il est le Rêveur qui regarde passer  
Le vol de ses pensers et le vol des nuages  
Et qui, seul, au-dessus des champs et des villages,  
Tresse à la fois son rêve et des branches d'osier.*

*Les vaches alentour paissent les buis sauvages,  
Une sonnaille tinte au silence de l'air,  
Dans l'âme du berger tous ses songes ont l'air  
D'un docile troupeau dans un haut paysage.*

*— L'ombre vient, à ses pieds une humble flamme luit  
Dans quelque ferme, ainsi qu'une étoile tombée ;  
Alors sa monotone et grave mélodie  
S'élargit au silence infini de la nuit.*

*Puis le regard perdu dans les éthers sans bornes,  
Comme les pâtres de Chaldée aux temps lointains,  
Il scrute le secret de ces astres anciens  
Qui brillèrent sur les jardins de Babylone.*

*Et le voilà pareil aux mages d'Orient,  
A Salambô chantant près des esclaves brunes :  
Il connaît l'influence occulte de la Lune,  
Il sait l'ordre mystérieux du firmament.*

*— Quand il revient après les chaleurs de l'été  
Dans les fermes de plaine il apporte en offrande  
Ses bouquets violets faits de brins de lavande,  
Pour parfumer l'armoire et le linge plié.*

*Il rapporte dans son bissac en peau de chèvre  
Des camomilles et des immortelles d'or  
Des arnicas, des genièvres et encor  
Des simples pour calmer les battements de fièvre.*

*Et, parce qu'il garda son cœur, jalousement,  
Plus haut que les cités et les tâches banales,  
Il sait avec des mots et ces fleurs de montagne  
Exorciser le mal par des charmes puissants.*

H. CABRENS.

---

### TRISTESSE D'ADIEU

---

*Je sens en moi des fleurs, des parfums et des rires,  
Des paysages clairs d'aurores et de soirs  
Tristes, parmi l'avril éclos, qui pour sourire  
A nos lèvres tendit un fruit divin d'espoir.*

*Ma vie éprise encor des lèvres et des livres  
S'ensoleille de ton sourire et de ta voix,  
(Echo de chanson calme ou folle) qui délivre  
Mon cœur de ce péché d'angoisse où tu le vois*

*Ta main m'est plus légère et comme plus fidèle  
D'avoir aux vieux jardins cueilli les mêmes fleurs  
Dont les parfums jadis montaient dans les bruits d'ailes !*

*C'est toute notre vie enclose aux chambres vieilles  
Qui mêle un peu de passé mort à nos bonheurs  
Et d'amertume au fond des yeux où l'amour veille.*

**Des « Eglogues »**

EMMANUEL DELBOUSQUET.

## L'ÉTÉ

*La maison, et ses pigeonniers sur le ciel pur,  
est au bout des champs clairs et d'un chemin de roses  
tout en fleurs, où des cyprès beaux comme des bronzes  
nagent dans la splendeur tremblante de l'azur.*

*Le verger est enclos de grenadiers dorés  
dont les rouges fruits lourds penchent dans l'ombre ar-  
[dente  
et l'on sent mûrir sous les tuniques brillantes  
les pépins d'incarnat plein du sang du soleil.*

*Jardin antique, élancement de noirs lauriers  
et clairières d'or, de bassins et de roses  
aussi claires quand les doigts bleus du froid s'y posent.*

*Entendez les cris des cueilleuses aux figuiers.  
Les femmes ont tendu, dans leur pose de marbre,  
leurs beaux bras d'ombre et d'or dans les feuilles de  
[l'arbre.*

MARC LAFARGUE.

## LA MAUVAISE TRISTESSE

*Tristesse de souffrir et de faire souffrir,  
de gâter son bonheur par de folles rancunes,  
et malgré soi de faire mal, et de sentir  
toutes les joies ainsi s'en aller une à une.*

*Etre méchant jusqu'à crier sous la bonté  
pour s'emfermer dans son orgueil et faux et triste,  
puis douloureux de s'être encore abandonné  
à la vaine douceur du chagrin égoïste....*



*Nous voilons nos laideurs d'oripeaux bien usés :  
je veux pour me parer tout l'éclat de mes tics  
et, pour donner saison à mes sens abusés,  
croire qu'à mes douleurs il faut que j'obéisse.*

*Je trouble mon sommeil des formes du passé,  
tremblant à la pâleur de mes doutes futiles,  
et je fais une tombe à l'amour caressé  
du chimérique ennui des soucis inutiles.*

*Je jette au vent du soir l'épi de mon bonheur,  
mauvais semeur, et gaspillant la bonne graine,  
je ne serai jamais que l'âpre moissonneur  
des durs guèrets, semés des tristesses humaines.*

*Regard vide, où je lis le rire et le remords,  
et qui vient rappeler le regret et la honte  
hier, triste à demain, et que je croyais mort,  
comme un ressuscité de son ombre remonte.*

*Alors je me sens laid et pauvre à en mourir,  
je porte dans mon cœur l'amertume des choses  
et je laisse pleurer vers mes douleurs sans causes,  
l'angoisse de mon âme éprise de souffrir.*

ANDRÉ MAGRE

---

## LE POÈME DE LA MONTAGNE

(Fragment)

Paroles de la bien-aimée.

---

*Dans le recueillement des choses indulgentes,  
nos jours couleront ainsi qu'un lait brillant  
et nos rêves pareils s'élèveront ensemble  
comme vers le soleil croissent les lys des champs.*

*Nous verrons les forêts en fête qui s'épousent,  
les clairières sacrées où dansent les enfants,  
les paysages penchés sur les eaux des torrents  
dans un frémissement de feuilles et de gouttes,*

*les crépuscules qui s'en vont les yeux fermés,  
amers de la chanson d'une brebis perdue  
et les rochers épars, semblant sur les sommets  
de grands pâtres agenouillés, les mains tendues.*

*Nous serons tout petits parmi l'hymen des choses ;  
nous chanterons, le soir, le chant des laboureurs ;  
tu porteras de l'eau, je couperai des roses  
et ces humbles travaux seront doux à ton cœur.*

*L'on s'aime mieux près des abeilles et des herbes...  
Les colombes du puits seront nos blancs espoirs ;  
les moulins des vallées, pour nous, moudront, le soir,  
le blé pur de l'amour et le bon pain des rêves.*

*Ensemble nous verrons passer les mois nouveaux...  
Les printemps sembleront de blanches jeunes filles  
qui porteraient de frais bouquets vers un château  
dans leurs robes mouillées par les sources divines.*

*Les clairs étés seront des comédiens étranges  
qui voyagent, rêveurs, sur des chars ambulants,  
pour évoquer au crépuscule dans les granges  
avec le fard tragique et les mots éclatants,*

*les étoffes fanées, les masques et la pourpre  
le grand ciel rouge et bleu des rêves infinis.  
La blême et triste automne aux cheveux défleuris  
jouera du luth, brune mendicante, au coin des routes.*

*— Et parfois, quand l'hiver cheminera, plus tard,  
pour semer de ses doigts le givre dans les crèches,  
nous ouvrirons la porte à ce grave vieillard  
et je lui donnerai du pain, des roses sèches,*

*la joie du feu ou chantera l'âme du bois,  
pour que le souvenir, frappant à la fenêtre,  
des petits pauvres morts avec les mains en croix  
mette une larme humaine en sa barbe de neige...*

MAURICE MAGRE.

---

### LE VENT CHASSE LE SABLE...

---

*Le vent chassé le sable sur les routes,  
le vent bruit dans les peupliers  
et claque en virant les jupes courtes  
des paysannes qui reviennent du marché.*

*Alors l'âne inquiet qui broutait le gazon  
soudain frappe le sol et tire sur sa corde,  
et c'est l'angoisse de l'orage proche  
dont l'eczéma mange l'horizon.*

*L'ombre croît,  
une voiture attardée se hâte,  
un enfant pleure sous un toit  
et le bétail beugle et piétine dans les étables,  
une goutte tombe, une encore,  
la terre avide les boit,  
voici que le sol est martelé  
comme la croupe d'une jument pommelée.*

*Dans la chambre où bourdonnent les mouches  
une main soigneuse a clos les volets  
et la servante, un doigt sur sa bouche,  
a répandu de l'eau bénite sur le plancher.*

*La Terre est embaumée, ardente et voluptueuse,  
la source rit sur le gravier.*

*Apaise-toi, car tout à l'heure  
L'arc-en-ciel sera doux sur la prairie  
où les troubles argentés  
balanceront des pierreries.*

RAYMOND MARIVAL.



*Ne troublons point le parc du vain bruit de nos voix,  
Oublions un instant les caresses conquises ;  
Cette nuit de septembre a des langueurs exquises  
Qui font s'abandonner l'âme à l'extase ; vois,*

*Sous les quinconces de fugaces formes blanches  
Palpitent en frôlant d'une aile de velours  
Les feuillages que pacifie un sommeil lourd  
Et la lune, là-bas, défaille dans les branches.*

*L'Azur rêve, baigné d'un arôme d'encens  
Qui parmi les lueurs des astres se balance ;  
Un écho d'oraisons flotte dans le silence,  
Un grand calme religieux en nous descend.*

*Pour nous garder de tout sortilège nocturne  
Et des tentations de l'Ange noir du Mal  
Purifions nos sens au trésor baptismal  
Que recèlent les fleurs mystiques dans leurs urnes.*

*Qu'il lave les péchés dont nos cœurs sont souillés,  
Ainsi qu'une onde fraîche aux douceurs de dictame,  
O ma sœur triste, et, sous le ciel agenouillés,  
Recueillons nous pour écouter chanter nos âmes.*

ALFRED MASSEBIEAU.



*La fragile clarté de la pauvre veilleuse  
s'est doucement éteinte, ainsi qu'une âme meurt ;*

abandonne les yeux aux doigts frais de la nuit  
 qui glisse des rideaux, fins comme des surplis...  
 Il fait bon repasser les souvenirs aimés  
 au filtre chuchoteur des mots dits à voix basse...  
 Bien avant dans la nuit écoutons la pendule  
 frapper et refrapper en broyant du silence :  
 l'insomnie est bercée au son qui se balance  
 et des rêves confus s'étalent et ondulent. . . . .

Des fleurs tout plein, éclatantes dans un jardin  
 la beauté du ciel clair est tombée sur la terre  
 et le soleil s'épanouit dans le matin  
 comme une rose blanche aux cheveux d'une vierge ;  
 un sang nouveau bat puissamment dans nos artères,  
 il nous passe un frisson de la beauté des choses  
 comme lorsque l'on aime et que l'on communité ;  
 nous sommes des enfants, jouant parmi l'aurore  
 ou des adolescents d'un monde primitif  
 dont les nudités rient ainsi qu'un ruisseau clair.  
 Il surgit du matin des formes mystérieuses  
 qui s'étirent languissamment des brumes bleues,  
 un encens de vapeurs monte à l'horizon pâle  
 et des rameaux chantant, dans l'air qui tremble, ploient.  
 Des villes de clarté apparaissent dans l'aube ;  
 des sombres tours de fer montent une fumée noire  
 qui s'éparpille au ciel comme une ronde d'âme :  
 c'est un monde dont la matière se transforme  
 en vie miraculeuse. Les monuments s'animent,  
 les bateaux sur le fleuve ont des sillages d'or  
 comme les femmes dont les cheveux volent aux vent ;  
 les portes des maisons, ouvertes toutes grandes,  
 sont des naseaux ardents qui soufflent de la vie. . . . .

Puis le rêve s'efface, et l'aube vraie pénètre ;  
 Sur les vitres, des fleurs à couleur pâle, éclatent,  
 les rideaux blanchissant s'imprègnent de lumière  
 et le bruit des vivants force les portes closes.

JACQUES NERVAT

---

 PROLOGUE DE LA « VOIX D'ISIS »
 

---

*Lecteur, voici les chants d'Isis la Ténébreuse ;  
 O lecteur, c'est ici le livre de la chair,  
 C'est le livre brûlant aux strophes vénéneuses,  
 Le livre multiforme aux visages divers,  
 Souple comme l'amour, virginal et pervers,  
 C'est le livre chéri des âmes douloureuses.*

*Lecteur, tu trouveras ici des mains pieuses,  
 De lourds parfums et des musiques orageuses,  
 Du sang et des baisers redoutables et chers ;  
 Ici tu trouveras des mains voluptueuses,  
 De beaux corps endormis parmi des fleurs poudreuses,  
 Des croix, des seins en pleurs et des miroirs de fer,  
 Des éblouissements d'épaules fastueuses,  
 Des croupes nues crispées sous les torches rageuses  
 Et des cheveux obscurs comme les flots des mers.  
 Lecteur, entre avec moi dans le céleste enfer  
 Où passent les sanglots des choses désireuses.*

*Ici j'ai célébré la soif mystérieuse  
 Que la Nuit sainte attise au flanc de l'univers ;  
 C'est pourquoi l'onde et les moissons mélodieuses,  
 Les métaux enfouis dans la terre bourbeuse,  
 Les ruches, les oiseaux, les monts, les talus verts  
 Et les astres errants dans la nue pluvieuse  
 Et les germes souffrant sous la neige d'hiver,  
 Chanteront par ma voix leurs plaintes merveilleuses.*

*Je dirai les frissons des poitrines peureuses,  
 L'éclat terrible et doux des gorges monstrueuses,  
 Le chant des fiancés, les voiles entr'ouverts  
 Fiévreusement dans l'ombre chaude des veilleuses,  
 L'espoir tenace au cœur, les nocturnes concerts  
 Des âmes réunies sur les lèvres heureuses,  
 Et l'angoisse qui brûle aux tempes glorieuses*

*Du poète à genoux contre son lit désert ;  
 Je dirai quelle loi veut que l'âme amoureuse  
 Ne rencontre jamais l'amour partout offert ;  
 Je dirai les hennissements des chairs fougueuses,  
 L'éternel cauchemar des tailles éludeuses,  
 Le désir acharné des maux déjà soufferts  
 Et le vol gémissant des races voyageuses  
 Vers la toison qu'étreint l'élan des chairs frileuses.  
 La toison d'or qui pend sous les cryptes ombrageuses  
 Du puits charnel en qui notre sève se perd  
 Pour renaître au soleil vivante et lumineuse,  
 L'invincible toison qui pend, ensorceleuse,  
 Sous les secrets arceaux des hanches recéleuses  
 Et que l'homme ensanglante et jamais ne conquiert ;*

*Des visions voilées blanches comme l'éther  
 Passeront au travers des coupes écumeuses,  
 Des brutales orgies et des rougeurs de l'air ;  
 Je dirai les adolescents à l'amour fier,  
 Les mères inclinées, les sœurs silencieuses,  
 Je dirai les prostituées aux manteaux clairs,  
 Les vieillards cauteleux, les vierges vicieuses ;  
 Je dirai les divins remous des chairs houleuses  
 Dans l'abîme étoilé des grands spasmes amers,  
 Et le grand râte humain passera dans mes vers.*

FERNAND PRADEL.

31 décembre 1897.

## PAYSAGE

*Le soir gèle luit dans les arbres, puis s'éteint.  
 Septembre, vaporeux de la brume exhalée  
 laisse flotter vers la terrasse du jardin  
 la molle odeur que développe la vallée.*

*Les prés sont nets, pesants et blancs comme de l'argent,  
 Mais la nuit à mêlé sur le flanc des collines  
 depuis les clairs maïs jusqu'aux dernières vignes*

*les peupliers, les murs, les meules et les champs.*

*Une carriole hésitante, incertaine et lourde  
monte péniblement dans le chemin perdu  
qu'elle attise de son humide lueur rouge.*

*Peut-être un tendre voyageur inattendu ...*

*— Ah comme je vous aime et comme je m'abuse,  
sourdes voix, doux grelots, et vous rumeur confuse.*

JEAN VIOLLIS.





## CAUSERIES SOCIOLOGIQUES

---

# LES PRÉVISIONS SOCIOLOGIQUES

### I

La sociologie ne peut être une discipline féconde que si elle a le caractère scientifique de prévoir.

La prévision sociologique est-elle possible ? Littré en doute : « La hiérarchie des sciences, dit-il, établit que plus une science est simple, plus la prévision y est étendue, et que plus une science est compliquée, plus la prévision y est restreinte. La sociologie n'a jusqu'à présent qu'un linéament général ; le reste, elle ne le voit pas à longue portée ; sa prévision, qui n'équivaudra jamais à celle des sciences inférieures, s'accroîtra à mesure du progrès des études sociales (1) ». Spencer n'est pas plus affirmatif. S'il semble admettre parfois la prévision sociologique comme on le verra plus loin, dans son *Introduction à la Science Sociale*, il la rejette en arguant de la complexité des phénomènes sociaux. Et c'est évidemment l'objection la plus sérieuse qu'on puisse soulever.

Or, c'est précisément la multiplicité et la diversité des facteurs qui, en compensant les pertes des uns par les gains des autres, permettent d'avoir une vue aproximative, très générale sans doute, mais très nette, des formes futures. La statistique toute entière, dont la valeur scientifique est incontestable, repose sur cette loi. Il suffit d'en tenir compte. Oui, une science très simple facilite mieux la prévision qu'une science compliquée, mais il n'en est pas de même à un degré d'extrême complication.

Si le crime était un phénomène social simple dont l'étiologie fut simple, on ne pourrait prévoir quantitativement et qualitativement le taux et l'espèce de la criminalité. Une circonstance quelconque, agissant sur un facteur

---

(1). — É. Littré. — *Conservation, Revolution et Positivisme*, p. 481

unique, dérangerait les meilleures calculs.

On peut fort bien, au contraire, fixer à l'avance le nombre de crimes qui se commettront dans l'année, leur genre, le mois de leur maximum et celui de leur minimum, le sexe, l'âge et les antécédents judiciaires des délinquants, etc. Et cela, parce que le crime est un phénomène extrêmement complexe, produit par des facteurs multiples. Si une cause imprévue agit sur l'un de ces facteurs, d'autres contingences compensent et annihilent cette action.

## II

« L'avenir le plus probable, écrit M. Charles Richet (1), c'est la continuation de l'état actuel : non pas de l'état actuel *statique*, mais de l'état actuel *dynamique*. Etant donné un mobile qui se déplace suivant une certaine courbe, on peut, d'après la connaissance des éléments de sa courbe, prévoir quelle sera, à tel ou tel moment, sa position dans l'espace. Certes, les événements humains n'ont pas la régularité d'un corps qui se déplace, mû par une force constante, mais ils approchent évidemment de cette régularité ; et la courbe graphique des phénomènes humains du passé indique quelque chose des phénomènes humains de l'avenir. On a dit : *Le passé est gros de l'avenir*. Cela n'est pas contestable. Si notre connaissance du passé était plus complète, nous pourrions bien mieux prévoir l'avenir. Les statistiques anciennes ne servent qu'à cela ; mais on ne peut leur refuser cet avantage. A condition qu'elles soient d'une perfection infinie, elles fourniraient la notion exacte de tout l'avenir. » Est-ce à dire, comme l'affirme M. Maurice Pujo, dans ce livre remarquable qui vient de paraître : la *Crise morale*, est-ce à dire que la science n'est qu'une stérile lumière ? C'est bien près d'être un paradoxe. Appliquées à la Société, dit-il (2), les prévisions de la science permettront sans doute à cette société de se rendre logique avec elle même, de se rendre homogène dans toutes les parties, (c'est ce que rêve le

(1.) — *Dans cent ans*, 2<sup>e</sup> éd., p. 102 et 103.

(2.) — *La Crise morale*, p. 210.

collectivisme); mais ce sera un régime étouffant et trop étroit que des nouveautés imprévues déborderont de toutes parts. » Celui-là est un système mort avant d'avoir vécu, celle-ci est une synthèse vivante et vivifiante. Elle dépasse le matérialisme historique : elle est humaine.

Le fatalisme économique de Marx est une erreur grossière. Pourquoi une forme économique changerait-elle, pourquoi les conditions de la production se modifieraient-elles, si l'état intellectuel et moral n'en est que le reflet ? Dans cette hypothèse, l'adaptation parfaite de l'individu à son milieu social est nécessaire, et cela étant, les transformations ne s'expliquent point. L'ordre parfait ne saurait se déranger. S'il y a changement, c'est que l'individu aspire à changer le milieu social dans lequel il ne se sent plus à l'aise. L'égoïste même le plus absolu n'est pas mû par l'intérêt en soi, ce qui est une absurdité, mais par l'idée, plus ou moins juste, qu'il se fait de l'intérêt. L'évolution sociale n'est pas la résultante des antagonismes, et des luttes de classe, elle se fait par des accords nouveaux qui sont des complexités nouvelles de la morphologie sociale. Nous n'allons pas à l'homogène des primitifs communismes, mais à l'hétérogène, à l'épanouissement de la vie, à la richesse croissante des sentiments, des émotions, des idées et des volontés. L'histoire n'est que l'évolution de la solidarité humaine.

M. Maurice Pujó objecte que les lois de l'induction « grace auxquelles la science peut progresser et prévoir n'ont pas leur principe dans la science elle-même : elles s'appuient sur un idéal où elles se résument, sur un esprit où elles se rejoignent ». Mais l'idéal et l'esprit sont eux-mêmes objets de science. Je veux parler de la sociologie. Dans ses prévisions, elle tiendra compte et de la puissance des sentiments, et de la force de la volonté. Et elle peut les évaluer, car ils ont leurs lois. La sociologie n'est pas une mathématique ou une logique seulement ; elle est l'universelle synthèse du savoir.

### III

[ci intervient un nouveau facteur. J'ai choisi à dessein

pour exemple le crime qui est dans l'ordre de la pathologie sociale, lequel est celui de l'inconscient.

Dans cet ordre, la présomption est moins certaine que dans celui de faits normaux, où la volonté sociale joue un grand rôle.

Lorsque les premiers Chrétiens attendaient dans l'extase la réalisation des farouches prophéties du Voyant de Patmos, ils ne pouvaient, malgré l'ardeur de leur foi, contribuer à cette réalisation. Il n'en eût pas été de même de prophéties sociales. La foi eût fait naître les conditions génitrices du monde entrevu, en contrariant même, dans une certaine mesure, le courant de l'universelle évolution.

L'hétérogène est toujours le plus instable, le complexe toujours le plus modifiable et, naturellement, le plus désordonné. Comte voyait là « le fondement scientifique des espérances rationnelles d'une réformation systématique de l'humanité » (1).

La sociologie positive a donc le caractère de prévision parce qu'elle est une science, parce qu'elle est surtout inductive; mais elle l'a au plus haut degré parce qu'elle est une synthèse directrice. En traçant le schéma des formes futures de la Société, elle créera les énergies qui vivifieront ces formes.

Dans le n° 1 de la *Revue philosophique*, p. 61, H. Spencer montrait ainsi les conséquences pratiques de la prévision sociologique : « La connaissance des rapports réciproques entre les divers caractères des hommes et les caractères des Sociétés qu'ils constituent doit exercer une profonde influence sur nos idées d'organisation politique. Quand on comprendra bien la dépendance réciproque qui existe entre la nature et l'individu et la conformation sociale, on pourra se rendre un compte plus exact des changements qui se produisent actuellement et de ceux qui se produiront bientôt. Quand nous serons à même de bien comprendre le développement mental dans ses rapports avec les conditions sociales qui modifient constamment l'esprit, pour être à leur tour modifiées par lui, nous serons

---

(1). — A. Comte. — *La Philosophie positive*, p. 283, cité par H. Denis, *De la Mission de la Philosophie positive*, p. 27.

aussi heureusement à même de prévoir les effets les plus éloignés que produiront les institutions sur le caractère, et nous pourrons éviter les graves inconvénients que cause aujourd'hui une législation ignorante. »

## IV

Ce qui fit la force du socialisme « utopique », c'est qu'il faisait entrevoir au peuple un monde de justice et de fraternité. Le *Voyage en Icarie*, pour médiocres qu'en fussent la forme et le fond, a suscité des enthousiasmes. Ce qui tue le néo-socialisme, c'est qu'il ne peut s'élever au-dessus des sèches formules et qu'il est inapte à concevoir l'organisation d'une Société nouvelle. Il s'imagina scientifique : il est empirique. Les essais des Edward Bellamy, de M. Brissac, etc., sont les pâles copies des attachantes rêveries communautaires, saint-simoniennes ou phalantériennes. Cependant, il faut convenir que celles-ci étaient trop subjectives. Sans doute, elles enflammaient l'âme naïve du peuple; mais, chimériques, elles étaient grosses de déceptions.

Il n'en saurait être de même pour la sociologie qui, dans ses prévisions, tiendra compte de toutes les conditions et de leur déterminisme.

Mais, dans ces conditions, il faut faire une part au sentiment, à la connaissance et à la volonté. Et ce sont ces conditions psychologiques qui combleront les lacunes de notre persistant subjectivisme. Le bien, c'est de l'énergie. Plus la source d'énergie sera profonde, plus le bien créé sera grand.

La sociologie doit s'élever toujours plus haut dans ses idéales projections. Elle ajoutera à la vitesse acquise dans le passé, celle qu'augmentera l'avenir. Ses prévisions seront plus que des inductions, car les volontés sont les grandes forces sociales, elles seront un idéal.

Et cet idéal sera la radieuse réalité de demain parce qu'il sera fondé sur l'évolution normale et orné magnifiquement par nos ardents désirs. L'homme va s'affranchir du *fitum* antique. Il va diriger les forces sociales à l'aide de cette autre force nouvelle et grandissante : la volonté consciente.

La sociologie prévoira ce que l'homme jugera sage et glorieux de vouloir. Et toujours cette prévision se réalisera en raison même de nos efforts.

GEORGES DEHERME.

---

## Les Samedis de l'Odéon

---

Je crois qu'il est temps de signaler le péril que court une très belle idée. Il y a un an M. Catulle Mendès réalisa ce rêve : mettre directement la foule en rapport avec les poètes, qu'il soit loué et remercié pour ces fêtes sublimes de la poésie. Admirable tentative, et elle a réussi comme tout ce qui est vraiment grand et vraiment beau ! Mais aujourd'hui il faut prendre garde. Je crains pour elle et je veux le dire.

Entrez un samedi à l'Odéon. Installez-vous. Suivez le spectacle. Le public est ému, frémissant, extrêmement impressionnable ; il se contient à peine, il vibre de tout son cœur ; mais tout à coup, transfiguration : plus nulle flamme, plus de soupirs, et toute ardeur éteinte ; on dirait que son âme s'est soudain refermée. C'est le début de la troisième partie. Voilà quelque chose de frappant. Ces auditeurs maintenant s'endorment, ou bâillent, sans attention, remplis d'ennui et las.

Pourquoi donc ce public tellement passionné aux deux premières parties, refuse-t-il d'écouter la troisième qui est celle que forment les jeunes poètes ?

— C'est qu'il aurait voulu sans doute, dans cette partie comme dans les autres, de la poésie qui lui parle et qu'il entende, de la poésie vivante et humaine ; — Et on ne lui en dit pas.

M. Catulle Mendès compose le programme des deux premières parties, pourquoi ne compose-t-il pas celui de la troisième. Hélas ! il l'a confié celle là à M. Gustave Kahn.

Nul ne l'ignore pourtant, M. Gustave Kahn est un mauvais poète, il ne peut pas sentir la beauté ; on ne lui en

veut pas puisqu'il est ainsi de naissance et tout naturellement, mais on le sait : ce qui est beau lui inspire un sentiment profond de répulsion. — Aussi lorsqu'on apprend que les pièces dont est composée cette troisième partie ont été choisies par lui, on s'explique tout de suite l'impression pénible qu'elle produit sur le public. Dubus, Aurier, Tristan Klingsor, de Faramond, morts jeunes et sans talent, et c'est assez pour que tout le monde éprouve un horrible malaise.

On conçoit que de tels spectacles plaisent à M. Gustave Kahn, mais n'est-il pas un peu trop égoïste : Plaisanterie excellente évidemment, mais elle lasse le public. Elle a assez duré le Il ne faut pas compromettre ainsi le succès de ces nobles samedis.

Il faudrait remplacer M. Gustave Kahn ; le remplacer par un homme droit, simplement ami de la poésie, le remplacer par un homme qui n'écarterait pas systématiquement tout ce qui est de la vie, de l'art et de la beauté, par un homme que l'on n'aurait point besoin de contraindre pour qu'il demandât des vers à Viélé Griffin, à Verhæren, par un homme à qui l'intervention de M. Mendès ne serait pas, comme l'an dernier, nécessaire pour faire entendre au public des poèmes de M. de Régnier, ou des poèmes de M. de Bouhéliér. Il faudrait remplacer M. Gustave Kahn par quelqu'un qui connaîtrait Claudel. Retté, Moréas, les éclatants *Chants du Soleil* d'Hugues Rebell, par quelqu'un qui ne chercherait pas à étouffer même ses amis, quand ils ont du talent, par quelqu'un qui ne feindrait pas d'ignorer qu'une jeune génération se lève toute pleine de vie, toute pleine de sang, ici Paul Souchon, Emmanuel Signoret, là, Michel Abadie, Georges Rency, Gasquet à Aix, Viollis, Lafargue à Toulouse. — Quelqu'un, enfin, qui, dans ce poste superbe de veilleur à l'avant du vaisseau sacré de la Poésie, regarde avec sollicitude, avec ardeur, avec espoir, regarde avec toute son âme, au lieu d'un esprit desséché par les petites haines, par l'impuissance et par l'envie.

EGÈNE MONTFORT.



## Bibliographie Musicale

*Romance sans paroles* pour piano et *Air de ballet*, (op. 22 et 23) par André Gresse, chez A. Leduc, Paris.

Aussitôt que l'on ouvre ces deux morceaux de musique on voit que c'est là l'œuvre d'un pianiste distingué et d'un harmoniste habile. Il y a de l'élégance dans le rythme de de la facilité dans la mélodie et une netteté dans les accords. Mais mon Dieu ! comme tout cela est frivole, comme tout cela est parfumé et mondain. On dirait que cette musique là est écrite exclusivement pour être exécutée dans les salons richement meublés de velours, soieries, de jolies femmes poudrées, et de messieurs en habit noir. Il n'y a pas un instant d'emportement, de passion qui vous saisit au point de vous faire oublier le lieu où vous vous trouvez ; partout un souci de plaire à une atmosphère étouffante de *Cherry Blossom*. Si nous préférons encore l'*Air de Ballet* ce n'est certes pas à cause de son originalité : cette musique (espèce de *Mazurka*) suit docilement celle des Léo Delibes, des Gounod, etc.

Les trop nombreuses modulations dans la *Romance sans paroles*, donnent à ce morceau un cachet d'incertitude qui gêne le cours naturel de la mélodie. Ici le rythme est moins plaisant et à moins d'élan que dans l'*Air de Ballet* ; surtout une partie où il y a des triolets dans la main gauche en 4 temps nous semble un peu trop démodée.

J'espère que M. André Gresse ne vouera pas ses talents aux compositions pour piano seulement ; à moins d'être un Chopin, cette route là ne mène certainement pas à la gloire.

*Ruisseau sous la feuillée*, pour piano, par Eugène Lacroix, chez Rouhier.

M. Lacroix, organiste de talent possède un caractère rêveur et me semble aimer profondément la nature, mais je crois que, à cause de son rêve, il oublie le paysage devant lequel il se trouve et dont l'aspect le frappa. Je crois aussi qu'il rêve, lui, des paysages et d'après ceux-là il reconstitue les sites réels qu'il rencontre. Son *Ruisseau sous la feuillée*, joliment édité, est un charmant murmure non pas d'un ruisseau..... mais d'une songerie sur le piano. M. Lacroix a des choses sinon meilleures du moins plus importantes en portefeuille ; qu'il nous les montre donc !

*Fewaal*, étude thématique et analytique, par MM. Pierre de Bréville et Henry Gauthier-Villars, chez Calmann-Lévy.



Il y a toujours quelque chose à respecter dans une admiration, et c'est pour cela que je respecte cette étude faite par deux érudits ès musique dont l'un pratique cet art tandis que l'autre le critique avec sa façon si personnellement parisienne.

En effet, je crois que, cette nomenclature des mélodies de l'œuvre du très éminent musicien qu'est M. Vincent d'Indy, avec les réflexions écrites à côté n'est due qu'à l'admiration qu'éprouvent pour l'auteur de *Fervaal*, MM. de Bréville et Gauthier-Villars. Mais s'il faut de l'admiration pour l'écrire, il faut aussi de l'admiration pour la lire.

On ne demande pas l'utilité d'une œuvre d'art, mais les commentaires sur ces œuvres-là doivent avoir un but, une utilité. Est-ce qu'ils furent écrits pour plaire aux adeptes de M. Vincent d'Indy ? Ceux-là pourtant n'ont pas besoin d'être éclairés pour faire durer leur admiration. Quant à ses adversaires, (s'ils ont le loisir de lire ce qui ne les doit pas intéresser) ce n'est certainement pas la lecture de ces pages où les mélodies ont une signification à priori transcrite, qui les fera revenir sur leur antipathie.

En outre cette philosophie que MM. de Bréville et Gauthier-Villars voient dans les « leit motifs » de d'Indy devient dangereuse pour l'idée que les âmes sensibles à la musique pure, se font de la sincérité, de la spontanéité et de l'inspiration de l'auteur de *Fervaal*.

Si je ne vois pas la nécessité de cette étude, je sens en tout cas une sincère admiration dans cette brochure pour un artiste que j'estime toujours et que j'aime parfois, même souvent.

ANDRIÈS DE ROSA.

---

## Échos

---

Dans nos prochains numéros, nous donnerons la suite de *Chair*, l'ouvrage nouveau et inédit de M. Eugène Montfort dont nous commençons aujourd'hui la publication.



*La Coopération des idées pour l'instruction supérieure*

*du peuple*, dont notre collaborateur, M. Georges Deherme, prend l'initiative, travaillera à organiser méthodiquement l'éducation syndicale, coopérative, politique, sociale en un mot, du peuple. « Nous nous proposons d'instruire, dit-il, mais pour éduquer, c'est-à-dire élever... Nous ne ferons pas des érudits, mais des hommes... »

Tout d'abord nous ne constituerons qu'un groupe d'études, car nous ne pouvons disperser nos efforts... Nous louerons une salle... Les élèves seront des ouvriers du quartier. Les professeurs, ce seront tous ceux, aptes à cette fonction, qui voudront bien s'offrir. Nous sommes convaincus que, parmi les travailleurs, il en est qui, âprement, cherchent la vérité. Ceux là viendront à nous. On les arrachera aux tentations mauvaises de l'alcool et des dissolvantes chimères. Nous en ferons des administrateurs intelligents et éclairés de coopératives et de syndicats.

Nous faisons appel à toutes les idées, à toutes les opinions, à toutes les croyances. Toutes, elles seront respectées. Cependant nous recommanderons surtout aux professeurs d'en dégager le fonds social.

Nos cours commenceront le 1<sup>er</sup> Avril. Ils se continueront tous les soirs de huit à dix heures. Notre programme sera établi pour trois mois. Des affiches et des prospectus en donneront la composition avec les noms des professeurs ».

Nos lecteurs s'intéresseront à la *Coopération des idées pour l'instruction supérieure et l'éducation éthique-sociale du peuple*.

Adresser toutes les communications à M. G. Deherme, 17, rue Paul-Bert.



Nous prions nos lecteurs de nous excuser du retard apporté à la parution de ce numéro. Il provient du soin que nous avons mis à composer notre supplément poétique : les jeunes poètes du Languedoc.



Au mois de février la Critique des revues, les Livres, le Théâtre de l'Œuvre.

---

Le Gérant, E. DEMETS

---

Paris. - IMP. GÉNÉRAL. La Rivière & Cie, 12, rue Martel.



Fournit coupures de journaux sur tous sujets et personnalités

**Le Courrier de la Presse**

Directeur: A. GALLOIS

24, Bd. Montmartre, PARIS.

Le Courrier de la Presse lit six mille journaux par jour

**ABONNEMENTS:**

Édition Japon.....	60 fr.
— Velin.....	25 fr.
— Ord. (France). 42 fr.	
— — (Étrang). 45 fr.	

**LA PLUME**

Littéraire, Artistique et Sociale  
Paraissant  
le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois

Les abonnements partent de 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet, 1<sup>er</sup> octobre, et sont continués sauf avis contraire.

La Revue ne publie que de l'inédit. Les manuscrits ne sont pas rendus. Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

Administration et Rédaction : 31, rue Bonaparte, Paris

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

Directeur-Rédacteur en chef : **LÉON DESCHAMPS**

Secrétaire de la Rédaction : Paul REDONNEL

**Archives Héraldiques ET GÉNÉALOGIQUES**

DIRECTEUR D. G. VAN EPEN  
LA HAYE (Hollande)

**Collection d'envir. 200000 Armoiries inédites** Notices généalogiques, pièces, doc., testam., etc., etc. concernant 300.000 familles tant de la Hollande que de l'étranger. Collection exceptionnellement riche sur les familles émigrées de la France lors de la révocation de l'Édit de Nantes.

DIRECTION ET RÉDACT. du *Grand Armorial*, recueil d'armoiries inéd. (Le prospectus est envoyé sur demande). Du *Héraut d'Armes (DE WAPENHERAUT)*, revue mensuelle généalogique, héraldique et archéologique. De l'*Annuaire de la Noblesse des Pays-Bas*. Correspond. en langue française, allemande et anglaise.

**MONATSSCHRIFT FÜR LITTERATUR UND KUNST**

Dr Paul Bornstein, direct.  
Siegfried Cronbach, édit.  
BERLIN W. 57

Prix pour l'étranger : **Fr. 12,50**

**Revue mensuelle pour les Amis DE LA LITTÉRATURE & DE L'ART MODERNES**  
CHRONIQUES, ESSAIS, ESQUISSES ET FANTASIES, POÈMES, DRAMES, CRITIQUES.

La « Monats » s'est proposé comme but la **popularisation** de l'art contemporain.

**Spécimens sont donnés gratuitement** par l'Administration.

ÉMILE ZOLA, AYANT DÉFENDU LES  
DROITS DE L'HOMME,

UNE CERTAINE PRESSE L'A BAFOUÉ ;

ÉMILE ZOLA, AYANT PROCLAMÉ LA  
JUSTICE,

UNE CERTAINE PRESSE L'A BAFOUÉ ;

ÉMILE ZOLA AYANT JETÉ AUX VENTS  
DU MONDE LE CRI MÊME DE LA LIBERTÉ,

UNE CERTAINE PRESSE L'A BAFOUÉ ;

QUAND C'EST UNE GLOIRE COMME  
ZOLA QU'ON OUTRAGE, ON SALIT LA  
NATION TOUTE ENTIÈRE.

LES RÉDACTEURS DE "LA REVUE  
NATURISTE"

---

Le Gérant, E. DEMETS

Paris. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE La Rivière et Cie, 12, rue Martel.